

Le jour où tout a basculé...

U

Une plage de Thaïlande un jour d'avril 2013. C'est sous un ciel lumineux, allongée face à l'océan, que Catherine Nguyen décide de lâcher son confortable poste de manager dans une grande banque. «J'observais mes fils qui jouaient sur le sable. Puis d'un seul coup, en pensant au boulot, je me suis effondrée en larmes.» La cadre, qui a alors 37 ans, ne souffre pas d'un banal spleen de fin de congés. «J'avais déjà songé à m'orienter vers autre chose quelques années plus

Il aura suffi d'un déclic – une rencontre, un accident de carrière ou une révélation – pour qu'ils se décident à tourner une page de leur vie. Témoignages.

tôt, mais j'avais remis cela à plus tard. Ensuite, je me suis laissé guider par les opportunités professionnelles et le temps a passé.» Cette fois, même son conjoint lui dit qu'elle ne peut plus continuer ainsi. «Mon ras-le-bol, conjugué au fait qu'il me soutienne, m'a définitivement décidée.» La manager reprend un temps le travail, bien déterminée à trouver une autre voie. «Je m'étais donné quelques mois pour savoir vers quoi m'orienter et négocier un départ.»

UN NOUVEAU CHALLENGE

De fait, le désir de fuir la routine et les contraintes du quotidien précède bien souvent le projet. Changer d'air, s'offrir un nouveau challenge, c'est aussi ce qui a motivé Cécilia Castelli, 34 ans. Après avoir exercé sept années comme professeure de français en lycée et au retour de deux ans de disponibilité qu'elle a mis à profit pour voyager, l'enseignante prend conscience de son décalage. L'heure passée, un matin de septembre 2014, assise au milieu de ses collègues en réunion de préréentrée, à évoquer les résultats du bac et les objectifs de l'année agit comme un révélateur. «J'avais choisi ce métier. Mais je ●●●

Le désir de fuir la routine
et les contraintes du quotidien précède
bien souvent le projet.

●●● n'étais plus à ma place, je ne m'y projetais plus.» Une semaine plus tard, la jeune femme démissionne sans même encore savoir vers quoi se reconverter.

«Il y a toujours derrière cette volonté une réflexion en cours sur sa propre vie. Une balance entre la pulsion de vie et la pulsion de mort qui nous interroge : à l'heure de ma mort, pourrai-je dire que j'ai été heureux ? Que laisserai-je derrière moi ?» remarque Pascal Neveu, psychanalyste et psychothérapeute. Heureuse, Cécilia l'est dans son nouveau métier d'infirmière, tout comme Catherine, qui, aujourd'hui, travaille à son compte comme architecte d'intérieur. Pour cette dernière, le parcours a cependant été semé d'embûches. D'abord attirée par le métier d'orthophoniste, la jeune femme se présente au concours sur une première fois tout en gardant son poste à la banque. Elle échoue. Nullement découragée, elle négocie quand même son départ de l'entreprise et repasse l'examen l'année d'après. Nouvel échec. «Quand on a vraiment le désir de faire autre chose, on se sent invincible, se souvient-elle en riant. J'ai pourtant raté une troisième fois le concours. Je me suis sentie nulle, mais cela a décuplé mon énergie !» Une attitude que décrypte Domitille

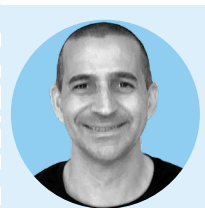
Tézé, la fondatrice du cabinet Transition Plus : «Aborder le changement par la négative ne suffit pas dans la majorité des cas. Pour construire autre chose, il faut de l'énergie, une bonne dose de motivation et surtout être prêt à prendre des risques.»

TROUVER SA PLACE

Mettre en péril son confort financier, c'est ce qui a un temps freiné Renaud. A 46 ans, ce responsable du marketing et de la communication dans une importante société d'assurances, devenu propriétaire d'un supermarché bio, a été frappé par ce qu'on appelle communément une crise de carrière. Ce sentiment implacable qui fait que, malgré une certaine réussite professionnelle, celle-ci ne vous suffit plus. «Changer de vie, c'est saisir l'occasion de faire autre chose. Or une crise de carrière peut être cette opportunité», constate Domitille Tézé.

Pour Renaud, l'impression d'être bloqué a été le premier déclencheur. «Depuis déjà quelques années, je sentais que mon ambition avait atteint un plafond. En tant que membre du comité directeur, ce qui m'attendait, c'était de réseauter, de jouer des coudes, ce n'était vraiment pas fait pour moi.» L'occasion lui sera fournie par l'évolution de son contexte de travail. «Mon entreprise se transformait, et mon poste aussi, dans une direction que je n'avais pas envie de suivre, ça m'a définitivement décidé.» Un déclic

TÉMOIGNAGE



DANIEL OLIVE
47 ans,
passé de
commercial dans
l'industrie
chimique à patron
d'une salle
de sport familiale.



“ Moins de deux ans après une promotion, j'ai appris que mon poste était menacé par une restructuration ”

/ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR/ Une trahison

Après vingt et un ans passés au sein du groupe Air Liquide comme commercial, Daniel Olive est «heureux et épanoui» dans son travail. Son entreprise lui propose une belle promotion : un poste au niveau national comme responsable grands comptes. Le natif	de Marseille, qui a toujours vécu dans le sud de la France, vend sa maison et quitte tout pour s'installer à Paris avec sa famille. «Tout ça pour apprendre, moins de deux ans plus tard, que mon poste était menacé par une restructuration prévue. Je me suis senti trahi.»	En décembre 2018, un an après l'annonce de son licenciement, le cadre quitte le groupe. «Cela m'avait laissé le temps de cogiter, j'avais déjà discuté de l'idée d'ouvrir une salle de sport familiale avec un ami, c'était le bon moment. Alors j'ai décidé	de revenir dans le Sud et de me lancer.» Il s'est associé à sa compagne pour lancer un complexe sportif dans lequel parents et enfants peuvent accéder à des cours adaptés à chacun. Fit Family a ouvert ses portes fin janvier dans la région de Montpellier.
--	---	--	--

que la psychologue clinicienne Jane Turner décrit comme «un stimulus agissant à la façon d'un catalyseur qui interrompt le schéma répétitif de votre vie. Le changement implique forcément une rencontre entre un désir sous-jacent et un élément extérieur qui va bouleverser l'équilibre en faisant resurgir ce désir qui n'est pas toujours exprimé.»

C'est exactement ce qui est arrivé à Mathilde Clerc, 39 ans, ex-DRH d'une multinationale, qui souhaite désormais rejoindre la magistrature. «Au départ, dans mon entreprise, j'assurais le suivi de projets médicaux et sociaux à l'étranger, comme des programmes de lutte contre le sida. Puis j'ai évolué dans les ressources humaines pendant neuf ans et je me suis éloignée de ce premier domaine qui me passionnait.» La cadre n'a pas le temps de s'ennuyer, dispose d'excellentes conditions de travail et voyage beaucoup. Mais cela ne la comble pas. «J'avais de plus en plus le sentiment de ne pas être à ma place, explique-t-elle. Je devais trouver une solution.»

L'APPEL DE LA VIANDE

Un soir, chez des amis, Mathilde rencontre une commissaire de police. Et s'enthousiasme aussitôt : «Je ne l'ai pas lâchée de la soirée ! Le lendemain, j'étais persuadée de vouloir faire ce boulot qui conciliait le lien avec le service public, l'action, le social...» Aujourd'hui, la jeune femme n'est pas commissaire, mais elle a négocié son départ et bâche le concours pour intégrer la magistrature. Le métier de juge l'attire et s'avère plus adapté à sa situation familiale.

KHANSING VICHITTRA, DR

TÉMOIGNAGE



SU KHEING VIEIRA
37 ans,
passée du
marketing
de luxe
à la pâtisserie
sans gluten.



“ J'avais déjà été tentée de passer mon CAP pâtisserie il y a quelques années, mais ce n'était pas le bon moment ”

/ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR/ Une allergie

A l'origine, il y a une intolérance au gluten, développée après la naissance de son deuxième enfant. Ensuite, son goût pour la pâtisserie, qui l'a conduite à rechercher des recettes adaptées. «Je suis gourmande, ce qu'on trouve dans le commerce est souvent cher et sans saveur, je passais donc	mon temps libre à réaliser des marbrés, des crêpes et des cookies sans farine de blé», explique Su Kheing Vieira. Quand, en 2016, son entreprise de luxe annonce un plan de licenciement, cela fait remonter chez elle une envie ancienne. «J'avais déjà été tentée de passer mon CAP pâtisserie il y a quelques années, mais ce n'était pas le bon	moment, cela risquait de mettre ma famille en difficulté financière.» Cette fois, elle ne laisse pas passer l'occasion, d'autant que son conjoint la soutient. «En revanche, mes parents jugeaient ce métier dur et fatigant et pas à la hauteur des efforts qu'ils avaient consentis pour que je suive des études!» Elle	n'en démord pas et obtient son CAP, suit des stages dans de grandes maisons. Elle anime désormais en autoentreprise des ateliers de cuisine du monde pour une enseigne de loisirs créatifs. Et, si la demande de sans-gluten reste timide, elle ne désespère pas d'ouvrir un jour son propre atelier.
---	---	---	---